

# Fernando Pessoa. Esthétique du désenchantement

Fiche de lecture, analyses, points d'origines de la création.

Basé sur *Le livre de l'intranquillité* de Bernardo Soares.  
Traduit du portugais par Françoise Laye. Ed. Intégrale. 610p.

## ##### Sommaire. #####

|                     |       |
|---------------------|-------|
| - Introduction      | p. 2  |
| - Réfutation        | p. 2  |
| - Raison            | p. 2  |
| - Personnalité      | p. 3  |
| - Anti-social       | p. 3  |
| - Liberté           | p. 4  |
| - Nuit- atopie      | p. 5  |
| - La mort           | p. 6  |
| - Sans comparaisons | p. 7  |
| - Etrange           | p. 7  |
| - Absence           | p. 8  |
| - Absurdité         | p. 8  |
| - Inertie           | p. 9  |
| - Paysages          | p. 11 |
| - Conclusion        | p. 13 |

#### #### Introduction.

Ce texte se propose en parcourant le livre de l'intranquilité par quelques citations, d'en extraire les thèmes centraux qui habitent son auteur. Malgré, nous allons le voir, qu'une quelconque notion de centralité, de même que celle « d'auteur » soit absente de cet ouvrage, il m'a semblé important d'en trouver, en remuant, classant, analysant, ressassant, rassemblant, une cohésion et d'en synthétiser une logique de réflexion. Œuvre de littérature existentielle, son importance et sa puissance sont proportionnelles à la sincérité du témoignage de la fragilité d'une vie. La capacité de Pessoa à avoir saisi l'autre, le divers, le sensible est riche en enseignements tant artistiques que philosophiques.

#### #### Réfutation, contre-exemple automatique.

Fernando Pessoa avoua avoir eut, tout au long de sa courte vie, une peur profonde de la folie ainsi que des conséquences néfastes sur sa liberté qui en découlerait. On ne peut qu'imaginer, à la lecture de cet ouvrage, combien l'effort a été grand pour l'éviter. S'étant débattu avec, pour au final avoir fait avec, l'avoir pleinement assumé comme fondement de la vie et de la création aussi. Absolument décousu de part en part, sans début ni fin, fait de fragments accumulés au cours des âges, on s'aperçoit immédiatement d'un manque d'organisation, de fil conducteur, de cohérence. Si cette forme expérimentale d'écriture n'est pas sans rappeler quelques symptômes récurrents dans le champ lexical de la psychose, il n'en reste pas moins qu'elle est entièrement constitutive de sa création et lui permet au cours du livre, de se contredire par la répétition et d'évoluer.

Un autre caractère aussi étonnant que son style et pouvant se rapprocher d'un comportement psychotique, est que la vie ne semble n'être possible chez lui qu'à la seule condition d'un refus systématique, primordial, tant de lui-même, que des événements, manifestations, ou tout princeps du monde. Il s'exprime dans le texte 232. :

*-La vie ne peut être vécue dans toute sa substance que si nous la nions.*

Dans son monde sans vérités et fait d'inconstance, voilà pourtant une logique négativiste qu'il applique systématiquement et authentiquement.

*-Répudier tous les foyers, même ceux que l'on n'a jamais eus (...) vivre de flou et de vestige (...) errer sans âme ni pensées (...) un non-être dilué en lointain et en couleurs. (Texte 41.)*

Le postulat de négation du sérieux du monde, est si régulier et perpétuel qu'on peut en arriver à se demander sincèrement par quel « démon » il est possédé, qui lui fait tout détruire par ironie, qui ne lui fait rien vouloir et s'autosaborder systématiquement en complexifications infinies. C'est une démarche qui découle de la relativité.

*-toutes choses peuvent être considérées comme un sujet d'étonnement ou comme une gêne, comme un tout ou comme rien du tout, comme une voie ou comme un soucis. La considérer chaque fois de manière différente, c'est la renouveler, la multiplier par elle-même (Texte 88.)*

#### #### Raison.

Sa négation routinière ne laisse guère de place à l'idée de raison humaine, pas plus qu'à la valeur du savoir ou de l'intelligence.

À la réflexion ou au raisonnement qu'il déconstruit, il oppose sa sensibilité dans un premier temps ;

*-l'envie de connaître autrement que par la connaissance, de ne plus réfléchir qu'avec nos sens. (Texte 90)*

Une sensibilité qui donnerait une connaissance immédiate du monde, authentique, et qui répondrait à une de ses plus profondes questions, qui est de savoir s'il existe en testant la réalité des choses.

*-mieux vaut, oui, mieux vaut être pour toujours la limace humaine qui aime et qui ignore, cette sangsue, répugnante sans le savoir (...) qu'ignorer soit notre vie ! Que sentir nous donne l'oubli ! (...) objet de réflexion qui apporte dégoût. (Texte 91)*

Alors que la raison humaine est découverte comme un instinct tout aussi déterminé que celui des animaux,

accusée d'être une supercherie orgueilleuse qui dicte ses lois inconsciemment, dépeinte telle que cachant la réalité des choses, la sensibilité permettrait de les retrouver directement. C'est ce qu'il appelle la conscience.

*-il n'est pas aisé de distinguer l'homme de l'animal [...] la vie humaine s'écoule dans la même inconscience intime que la vie des animaux. Ces mêmes lois qui régissent du dehors les instincts des animaux, régissent, également du dehors, l'intelligence de l'homme qui semble n'être qu'un instinct en formation ; tout aussi inconscient que n'importe quel autre instinct, et moins parfait car incomplètement formé. (Texte 149.)*

Voilà donc ce qui est communément appelé « conscience », qui n'est pas celle qu'il recherche. Mais c'est de cette non différenciation avec l'animal qu'il progresse.

*-Deus est anima brutorum (Dieu est l'âme des animaux) (...) nous sommes tous des animaux inférieurs. (Texte 254.)*

### ### Personnalité.

Ainsi, pour accéder à une conscience du monde dénué d'une sur-couche d'interprétation, de falsifications, en somme, de mensonges, Pessoa s'est attaqué à la raison, mais également (et est surtout connu pour ça) à la personnalité. En effet, la personnalité, est sans doute son premier, constant et plus grand obstacle. Son être, sa nature, son vu comme autant de fatalités ;

*-Ni l'un ni l'autre n'échappe à la fatalité d'être ce qu'il est, aucun des deux ne tente de soulever le poids d'être. (Texte 166.)*

Ainsi il réclame en s'extériorisant ce qu'il ne connaît pas. Il ne cesse de réduire à néant toute fatuité inutile, tout égocentrisme et narcissisme vu comme autant de voiles d'illusions masquant l'extérieur ; la réalité questionnée.

*-Pour comprendre, je me suis détruit (...) comprendre, c'est oublier d'aimer. (Texte 48.)*

*-Pour créer, je me suis détruit. Je me suis extériorisé au dedans de moi, à tel point qu'en moi, je n'existe plus qu'extérieurement. Je suis la scène vide où passent divers acteurs... (Texte 299.)*

Tout en restant modeste :

*-Avoir dans l'ombre, cette noblesse de l'individualisme qui consiste à ne rien réclamer, jamais, de la vie. Être dans le tournoiement des mondes, comme une poussière de fleurs, qu'un vent inconnu soulève... (Texte 45.)*

De ce fait il fait bien plus que de s'ouvrir aux autres, par son imagination et ses rêves, il les incarne dans un premiers temps en se projetant en eux pour les comprendre, ou en les laissant jouer sur sa scène pour mieux sentir à travers eux. Mais plus tard, dans un second temps, il va jusqu'à les créer.

*-Si haut que nous montions, si bas que nous descendions, nous ne sortons jamais de nos sensations, nous ne débarquons jamais de nous mêmes. Nous ne parvenons jamais à autrui, sauf en nous autrifiant par l'imagination, devenue sensation de nous mêmes. (Texte 138.)*

C'est alors qu'on comprend le pourquoi de la fabrication de ses fameux hétéronymes. Plus d'une cinquantaines dans les-queles il est libéré des entraves de lui-même, de la raison, de l'inconscient, du caractère, du carcan de ses habitudes et surtout de ses perceptions.

*-Trouver sa personnalité en la perdant. (Texte 34.)*

### #### Anti-social.

Avoir annihilé sa personnalité pour briser la limite qui le sépare du monde n'a pas été sans conséquences sur sa vie sociale. On l'a vu, il a fait une telle chose en partie dans le but de se rapprocher des autres, de la différence de points de vues et de perceptions, mais paradoxalement semble-il, cela n'a fait que les éloigner. On le sait, Pessoa a passé l'essentiel de ses jours quasiment seul, sans amitiés ni relations amoureuses. Peut-être qu'en s'arrachant à sa personnalité ressenti comme oppressive, il ne pouvait tout simplement plus ressentir celles d'autrui. Ou bien alors d'avoir réussi à faire vivre d'autres personnes que lui en son imagination, l'on porté à repousser les personnalités réelles, ainsi dévalorisé jusqu'à être reproductible, attendues, programmés, trop faciles et faignantes.

*-quelle fatigue que d'être aimé (...) de devenir le fardeau des émotions d'autrui. (...) cet épisode ne m'a apporté aucune expérience que je n'aurais pu déduire tout seul des lois de l'existence humaine dont j'ai une connaissance instinctive. (Texte 235.)*

Quoi qu'il en soit, son idée d'autonomie l'amène à rejeter famille, amours, amitiés, communautés, sociétés.

*-s'il t'es impossible de vivre seul, c'est que tu es né esclave. La pauvreté est la contrainte à vivre parmi. (Texte 283.)*

C'est tout un complexe individualité/communauté, intérieur/extérieur qui s'exprime ici. Pessoa ne croit à rien, mais pense tout de même, et cherche à prouver, qu'à la base de la vie, il est, et que rien n'a plus d'importance que son imagination, c'est à dire que son individualisme et repousse le reste.

*-notre vie d'adulte se borne à faire l'aumône aux autres. Nous gaspillons notre personnalité en orgie de coexistence. (Texte 209.)*

Il recherche, tend vers un Moi sans limites, contenant l'absolu et étant suffisant. Un Moi contenant l'extérieur, qui n'aurait donc, sans autres termes opposés, plus de raison d'être quelque chose de personnel.

*-la seule réalité est l'âme, le reste, l'extérieur, l'humanité, le travail, l'armée sont dignes de dédain, sont un cauchemar inesthétique. #aversion pour l'effort, haït les gens, aussi monotone et superficiels que sa surface, une prison qu'ils façonnent. Il n'est pas lui, pas celui-là. (Texte 34.)*

*-j'admets toujours difficilement la sincérité des mouvements collectifs, étant donné que c'est l'individu seul avec lui-même qui pense réellement (...) quand on souffre, on souffre seul (...) ils étaient réel, donc incroyables. J'ai été pris de sommeil à les voir. (Texte 165.)*

Créateur se cherchant tout puissant démiurge, il ne peut croire ni aux autres, ni au monde, ni au présent.

*-s'occuper de l'humanité est tellement futile (...) simple archéologie du présent. (Texte 45.)*

Il se garde bien, se protège, se préserve de toutes intrusions pouvant influencer, blesser, opprimer sa liberté toute puissante.

*-appartenir, banalité suprême, credo, idéal, femme ou métier – autant de geôles et de fers. (Texte 235.)*

Mais paradoxalement donc, peut-être que ce qu'il recherche est précisément ce qu'il rejette, l'avènement du mystère dans sa vie qui prouverait son existence, ce serait la venue des autres, réellement fictionnels.

#### #### Pessoa et la liberté.

Mais que veut-il, quelle est cette force qui le pousse à écrire et à endurer tout ça ? Il s'avère Pessoa est peut-être un étrange libertaire qui s'ignore. Mais sans compromis, il réfute tour à tour et aléatoirement la raison, les vérités, le monde, lui-même, les autres et fait sans aucun doute possible, tout cela dans une optique d'émancipatrice par-delà tous les obstacles qui se présente à ses yeux.

*-ni le plaisir, ni la gloire, ni le pouvoir ; mais la liberté, rien que la liberté. Passer des fantômes de la foi au spectre de la raison, c'est simplement changer de cellule. L'art qui nous libère des idoles officielles et abstraites, nous libère aussi des idées généreuses et des préoccupations sociales, simples idoles elles aussi. (Texte 34.)*

Plus loin ;

*-ne me soumettre à rien, ni homme, ni amour, ni idée ; garder cette indépendance distante consistant à ne croire ni à la vérité, ni à supposer qu'elle existe, ni à l'avantage de la connaître. (Texte 236.)*

On l'a vu, il ne se laisserait être possédé par rien ni personne d'extérieur.

*-l'homme vit esclave de cette extériorité (...) il végète. Il suit certaines normes sans même savoir qu'elles existent (Texte 150.)*

Une formule qui n'est pas sans rappeler celle de Spinoza « Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits et ignorent les causes qui les déterminent. »<sup>1</sup>

Sa démarche exige une indépendance d'esprit totale, écrire, tenir le stylo, trouver sa page blanche, plutôt que

---

1 Lettre 58 à Schuller, trad. Appuhn, Paris, Éd. Garnier-Flammarion, 1955, tome 4, pp. 303-304

d'être écrit, dominé ;

*-Plus avisé et plus heureux ceux qui, voyants que tout est fiction, fabriquent le roman avant qu'on ne leur fabrique. (Texte 91.)*

Son aversion pour la société, qui est incapable ni de lui prouver sa véracité, ni de faire preuve de la même sorte de sensibilité dont lui-même est capable, le mène à des critiques des plus acerbes contre ce qui la constitue ;

*-à l'heure actuelle, le monde appartient aux imbéciles, aux sans-cœurs, aux agités, aux fous, incapables de penser, anormaux et surexcités. (Texte 175.)*

Pessoa est un vif rebelle littéraire fait de songes. Il trouve d'ailleurs plus facilement la sérénité et la clarté du propos en sachant désigner enfin ce qu'il critique au milieu de milles angoissantes doutes.

*-Le gouvernement des hommes repose sur deux principes ; réprimer et tromper. Ils n'y parviennent, ils saoulent tout au plus. (...) je souffre d'avantage de voir couper l'arbre que l'homme mourir. (Texte 161.)*

Et d'autres petites remarques qui rappellent la satire.

*-Dans le poulailler qu'il ne quittera que pour mourir, le coq chante des hymnes à la liberté parce qu'on lui a donné deux perchoirs. (Texte 138.)*

Il explique sa résistance par la non-action, qui découle de sa liberté intérieure englobant le monde et qui ne connaît par conséquent ni de bien, ni de mal.

*-je ne me soumetts ni à l'État ni aux hommes, je résiste inertement. L'État ne peut me réclamer que pour une action quelconque, mais, du moment qu je n'agit pas, il ne peut rien obtenir de moi. (Texte 123.)*

Un manque d'emprise venant d'un renoncement d'action, qui l'innocente de fait de toute culpabilité.

*-Je suis en toute chose un dilettante et un frustré (...) je suis fait des ruines de l'inachèvement, un paysage de renoncement. (Texte 123.)*

Car recevoir défaite ou appliquer victoire en exerçant sa volonté, équivaut à participer à la réalité qu'il décrète factice.

*-Se résigner c'est se soumettre, or vaincre c'est se résigner, donc être vaincu. Toute victoire est une grossièreté, seul sait vaincre qui ne gagne jamais. Seul est fort celui qui se décourage sans cesse. (Texte 105.)*

En outre, il trouve la liberté dans une sorte de fuite du visible menteur.

*-nous sommes esclaves des couleurs et des lumières, nous entrons dans la ronde comme dans la vérité, et nous ignorons tout du froid glacial de la nuit extérieure. (...) nous avons beau ôter les costumes, nous ne parvenons jamais à la nudité, car la nudité est un phénomène de l'âme. (Texte 255.)*

Souvent encore assez intègre et conscient de lui-même pour découvrir le sentiment de peur et l'envie de le dépasser à l'approche de l'inconnu à son for intérieur.

*-si nous possédions la liberté, elle nous surprendrait par sa nouveauté et nous la repousserions aussitôt. (Texte 166.)*

#### #### nuit- atopie.

Nous arrivons à une sorte de projet idéal, une image sensible de ce que serait un paysage à la fois protecteur et générateur pour Pessoa.

La nuit, il ne cesse de la décrire comme un abîme où il se perd tout en y gagnant. En se détruisant, en s'abandonnant à ses songes et rêves, il s'y perd, mais tout en y découvrant inconnu, mystères, formes nouvelles, il y gagne.

Tout d'abord terrifiante, hôte du chaos ;

*-Face à cette nuit de l'abîme inconnu et à ce chaos impossible à comprendre. (Texte 13.)*

La nuit s'avère réconfortante pour le poète ;

*-La nuit signifie sommeil, foyer, libération (Texte 33.)*

-l'univers sensible est pour moi un cadavre que j'ai aimé quand il était la vie ; mais tout s'est transformé en rien. (...) je ne sais plus vouloir (...) je ne sais qui je suis, je gis sous le néant soudain effondré de l'univers entier. Et je vais ainsi jusqu'à ce que la nuit arrive et m'apporte un peu de cette caresse de me sentir différent, d'inconscience de moi-même. Et cette lune large et haute dans le ciel, par ces nuits paisibles, toutes tièdes d'angoisses et d'intranquillité ! La paix sinistre de cette beauté céleste... (Texte 184.)

Bernardo Soares s'est alors mis à la conquérir, il a réalisé l'expérience du vide, de l'ennui, de l'espace inexistant ou il pouvait évoluer, concevoir et puiser ses journées.

-J'ai conquis le territoire intérieur (...) le marécage où j'ai demeuré nul. (Texte 15.)

Pour y voir en creux, en sombre, en négatif.

-je gis le silence engourdi de mon corps devenu étranger – je n'arrive plus à penser tellement j'ai sommeil (...) tout autour de moi, est l'univers nu, abstrait, fait de négations nocturnes (...) et je parviens à toucher (...) une connaissance métaphysique du mystère des choses. (Texte 31.)

Métaphore romantique par excellence il aime à lui dédier des proses comme dans le Texte 280. intitulé Ôde à la nuit ;

-Ô nuit, ou les étoiles mentent de leurs lumières, ô nuit, seule chose à la taille de l'univers. Change moi, corps et âme, en une partie de ton propre corps afin que je me perde, devenu pure ténèbres, et devienne nuit à mon tour, sans rêve telles des étoiles au fond de moi, sans astres dont l'attente resplendisse depuis l'avenir..

Après la nuit, par le matin vient le jour qui est chez lui, comme nous le verrons, le vrai sommeil.

-Tout est si vaste, si profond, si noir et si froid. Je passe le cour des temps, je passe des silences, des mondes sans formes passent auprès de moi (...) je peux enfin dormir, car c'est le matin au fond de moi. (...) je peux m'abandonner à la vie, je peux m'ignorer. (Texte 32.)

-Que le matin ne brille plus jamais, et que moi-même et cette chambre toute entière et son ambiance à laquelle j'appartiens, que tout se spiritualise en nuit, s'absolutise en ténèbres...(Texte 184.)

Cette nuit à sa mesure lui permet ainsi un voyage sans limite parmi le sommeil ;

-c'est pourquoi un esprit contemplatif, qui n'a jamais quitté son village, a cependant l'univers entier à ses ordres. L'infini se trouve dans une cellule comme dans le désert. La tête appuyée sur une pierre, on dors d'un sommeil cosmique. (Texte 90.)

On peut toutefois se demander comment fait il pour y gagner quoi que ce soit s'il s'y est perdu auparavant. Là est sans doute un autre point de son intranquillité.

#### #### La mort.

Perçue comme un non-lieu, cette nuit romantique, espace des possibles et des virtuels est une atonie souhaitée, nécessaire. Mais cette métaphore de pays mental imaginaire ne va pas assez loin. Et de part en part, Pessoa se demande s'il n'y préférerait pas la mort qui serait dans son esprit plus primordiale que le repos temporaire de la nuit ou les songes sont présents.

-La mort est une libération. (Je suis un) tisserand de la désespérance, tissons seulement des linceuls, blancs pour les rêves que nous n'avons jamais rêvés. (Texte 284.)

Et voici ici un de ses fragments des plus explicites qui formule synthétiquement l'inversion entre vie et mort, entre sommeil et éveil que Pessoa a perçu et se fait ambition d'expliquer :

-Nous sommes faits de mort. Cette chose que nous considérons comme la vie, c'est le sommeil de la vie réelle, la mort de ce que nous sommes véritablement. Les morts naissent, ils ne meurent pas. Les deux monde, pour nous, sont intervertis. Alors que nous croyons vivre, nous sommes morts ; nous commençons à vivre lorsque nous sommes moribonds. (Texte 178.)

C'est donc peu dire que la mort ne semble par moment pas le moins du monde lui faire peur. Elle n'est vu que comme un simple passage où le théâtre, la mascarade et les mensonges de la vie effondrent.

-le cadavre me fait l'impression d'un costume qu'on a laissé derrière soi. (Texte 41.)

Convaincu que son art ne peut naître qu'après l'ultime anéantissement de lui-même.

*-le poète est né quand lui-même était déjà mort, car c'est après sa mort qu'on a commencé à l'apprécier comme poète. (Texte 106.)*

Toutefois il émet des doutes, et la mort, par certains cotés ne semble pas être cette atonie ardemment recherchée.

*-je me demande comment on peut comparer la mort à quoi que ce soit, car on ne peut avoir l'expérience de la mort, ni de rien d'autre à quoi la comparer. (Texte 40.)*

Aussi, il ne manque pas de s'apercevoir que son détachement absolu qui le mène à concevoir la mort comme espace de possibles est peut-être un rien de plus qu'un poncif ressassé de mystiques de toutes provenances, qui ne vont à son goût et au final, pas assez loin non plus dans l'acceptation du vide.

*-Nous jouons à exister sans vraiment jamais y penser. Car les meilleurs ne pensent qu'à penser. (...) le mystique de l'heure fatale et du sacrifice (...) sont pleins parce qu'ils sont vidés de tout le vide du monde. (Texte 166.)*

#### #### Sans comparaisons.

La nuit, la mort, ou d'autres atonies confectionnées du possible émanant du néant, ne suffisent donc parfois pas à décrire son expérience ressentie qui vise à dépasser « le microbe de la signification » (Texte 370.) jusqu'à la définition même du mot liberté.

*-le désir me prend (débordant, absurde, une sorte de satanisme d'avant Satan) de voir un jour, dépourvu de temps et de substance, s'ouvrir une issue pour s'enfuir hors de Dieu (...) cesser enfin de faire partie de l'être ou du non-être. (Texte 43.)*

C'est à présent, sans comparaisons possibles qu'il s'aventure à essayer de décrire son échappée et sa conquête ;

*-À mon tour, loin des chemins de moi-même, aveugle, privé de la vision de la vie que j'aime, je suis parvenu enfin, moi aussi au vide extrême des choses, au bord impondérable de la limite des êtres, à la porte, sans lieu précis de l'abîme abstrait du monde. -aux caps que j'ai doublés par ma méditation, ni aux baies ou j'ai fais aborder mes efforts. -c'est sous mon impulsion que sera découvert le monde. (Texte 125.)*

Voilà où sa lecture nous emmène, son point culminant qui nous fait, à sa suite, nous échapper par tous les chemins imaginables hors des choses, de l'intellect, des significations, des ressentis. Ce comportement est proche d'une poussée cherchant à s'extirper par toutes voies disponibles pour conquérir l'invisible existence. Du monde, ce livre n'est ni plus ni moins, une explosion.

#### #### Démoniaque étrange.

Pessoa ouvre à l'instabilité fondamentale des choses qui permettent la création, on voit bien à quel point ses mondes dépeints sont constellés d'images étranges, inquiétantes.

*-ma vie, toute entière est devenue une fièvre métaphysique découvrant sans cesse des sens occultes aux choses. (Texte 254.)*

De l'âme sans fond explorée à perte, en dépassant son dégoût pour elle, il dit ;

*-l'âme humaine est un asile de fous, peuplé de caricatures (...) l'âme révélée serait un puits lugubre hanté de bruit vagues, peuplé de vies ignobles, de viscosités sans vie, larves dépourvues d'être, bave de notre subjectivité. (Texte 242.)*

Mais quand il parle de rêve, que voit-il, que veut-il voir ? par quelles formes apparaissent ses peurs et leurs expressions ?

Déjà, comme cité dans le chapitre sur la réfutation, c'est son texte lui-même qui laisse place au doute en étant indéterminé, construit chaotiquement. Ensuite, les images de ses visions de paysages sont inquiétantes. Comme si les choses exprimaient une force pour sortir du texte poétique en faisant « vibrer les bords » ;

*-La nuit était le tombeau de Dieu. Les châssis des fenêtres secouaient les vitres pour qu'on entende bien*



### **vibrer les bords. (Texte 32.)**

Une simple promenade narrée, dont on ne peut juger de l'authenticité du déroulement, déroule de sombres questionnements occultes.

*-De quel fenêtrage, de quel secret de Dieu ai-je pu me rapprocher sans le vouloir ? Sur quoi peut bien donner cette vitrine au fond d'une soupente d'escalier ? Quels yeux me fixaient alors sur cette gravure ? (Texte 25.)*

De telle sorte que la crainte y prend de l'ampleur. L'idée de métamorphose est toujours présente. Les choses ne sont pas ce qu'elles sont, toujours différentes, changeantes, elles ne sont tour à tour rien, ou ont quelque messages divins à dire. Pessoa, parfois absolument décentré arrive à être plus qu'animiste. Il a pris suffisamment de recul pour imaginer d'autres vies propres dans les choses. Des choses qui peut-être même, lui sont supérieures et qu'il ne sait s'il doit les fuir ou les servir.

*-Pourquoi l'art et la littérature produite par les civilisations n'existeraient pas réellement en extra-humain ? (Texte 195.)*

Une telle puissance démoniaque et tangiblement réelle sort de ce livre, qu'il est difficile en tant que lecteur de retrouver contenance une fois extirpé du personnel, du corporel, du visible, tremblant avec lui et ses perceptions, de ressentir de profondes inquiétudes.

On ne parle pas de lugubre sans fantômes, et Pessoa en a foule sous le chapeau ;

*-J'ai tout un monde d'amis au fond de moi, dotés d'existences personnelles réelles, des créatures qui habitent. (Texte 92.)*

### **#### Absence.**

Ces mondes peuplés de fantômes ne sont qu'en fait que des avatars de l'absence de personnes.

*-Nostalgie de cet autre que j'aurais pu être qui me désagrège et qui m'angoisse. (Texte 30.)*

Ainsi qu'encore une fois, la fascination, une attente après invocation, jusqu'à devenir un culte aux actes manqués qui par définitions sont inconnus.

*-il n'est pas de regret plus lancinant que le regret des choses qui n'ont jamais été ! (...) une vie réelle morte que je contemple. (...) ordre et formes parfaites que mes propres rêves ne peuvent atteindre que dans une dimension absente de l'espace intime qui abrite ces pauvres réalités. -vivre, c'est être un autre. (Texte 91.)*

Voilà, l'absence, voilà sa douleur qu'il se fait endurer pour son art.

*-tout ce que j'ai été et ne serais jamais plus ! Tout ce que j'ai eu et n'aurais jamais plus ! Et les morts ! Ces morts qui m'ont aimés tout enfants ! (...) seul dans la nuit, pleurant, tel un mendiant, le silence clos de toutes les portes. (Texte 197.)*

### **#### Absurdité.**

Mais l'étrangeté renvoie aussi à l'absurde, au non-sens, en acceptant la vie telle qu'elle apparaît, comportant tous ses paradoxes, son manque d'explications, de logiques, de finalités, etc. Il adopte alors une certaine ironie.

*-la seule attitude digne d'un homme supérieur, c'est de persister dans une activité qu'il sait inutile, respecter une discipline qu'il sait stérile, et s'en tenir à des normes de pensées, philosophiques et métaphysiques, dont l'importance lui apparaît totalement nulle. (Texte 89.)*

*-l'homme supérieur diffère de l'homme inférieur et de ses frères les animaux par la simple qualité de son ironie. Celle-ci est le premier signe que la conscience a pris conscience d'elle-même. Il y a deux stades ; celui marqué par Socrate disant « je sais seulement que je ne sais rien » et celui de Sanches qui dit « je ne sais même pas si je ne sais rien » (Texte 149.)*

Si il part du principe qu'il est né du néant infini, qu'il est né complet, absolu, puis qu'il retournera à ce néant



d'où il vient et qu'entre temps son état de vivant n'a consisté qu'à être endormi, éloigné de la vérité, alors il est sur que tout mouvement dans la vie est complètement vain. On ne peut alors plus bouger, saisi d'effroi et d'inertie face à la fatalité. Mais la contradiction à cette routine existentielle, le non-sens existe bien lui. Il l'oppose à cette fatalité, et ceci lui permet la folie de se sentir vivant pendant sa période vivante.

*-L'absurdité, c'est le divin. (Texte 23.)*

Accompagnant son comportement de réfutation ontologique et perpétuel, agir absurdement est sa façon de faire tout de même, c'est sa croyance, son pas au devant et son esthétique.

C'est tout le paradigme d'une lutte insensée, impossible, du fait de tenter de vivre ; faire en sachant que ça va échouer, mais faire quand même. Là est la beauté que Pessoa a découverte et exercé, une sorte de gratuité totale de l'agir en attendant rien en retour. C'est une parole adressé à personne, un texte qui ne sera pas lu, un geste inutile, c'est-à-dire, conçu par dessus le nécessaire destinataire et donc en se passant des réponses logiques attendues, une parole devenue sacrée, directement adressé à l'inconnu, au mystère.

Abordé comme ça, l'acte créateur, ici la littérature, questionne le monde, la destinée, le sens, d'une manière radicale. L'absurde sert à montrer le merveilleux, c'est-à-dire l'incompréhensible partout présent. Le même « abîme » présent derrière chaque questions sans réponses.

Si la vie n'a d'autre but que de finir sans autres promesses, qu'à cela ne tienne, Pessoa l'accepte et en joue par son art ; la littérature.

*-la littérature tout entière est un effort pour rendre la vie bien réelle. (Texte 117.)*

Il s'efforce de communiquer ses impressions, d'exister par la littérature qui fait de la vie un sommeil bénéfique. Ainsi son art est de dire

*-dire ! Savoir dire ! Savoir exister par la voix écrite et l'image mentale ! La vie ne vaut pas d'avantage : le reste, ce sont des hommes et des femmes, des amours supposés et des vérités factices. Subterfuge de la digestion et de l'oubli. Êtres s'agitant en tout sens sous le vaste rocher abstrait du ciel bleu et dépourvu de sens. (Texte 117.)*

Mais en se contredisant au hasard de ses recherches,

*-La seule façon de nous trouver en accord avec la vie, c'est d'être en désaccord avec nous-même. (Texte 23.)*

il met surtout le lecteur en contradiction dans l'absurde d'un livre question, rempli d'énigmes d'absences. Ainsi la vie de Soares et son œuvre, en parallèle admettent les contraires et la non réponse ;

*-tous les problèmes sont insolubles. Par essence, l'existence d'un problème suppose l'inexistence d'une solution. Chercher un fait signifie qu'il n'existe pas de fait. Penser c'est ne pas savoir exister. (Texte 107.)*

Ce qui lui permet enfin d'atteindre à une perception authentique, et donc de croire en la vie.

*-vivre c'est ne pas penser. (Texte 112.)*

#### #### Inertie.

Dû à sa volonté d'ouverture existentielle, Pessoa est absolument désespéré face à sa saisie de la diversité et de l'immensité.

Pour vivre son imagination, il s'érige contre l'action.

*-l'action est une maladie de l'esprit, un cancer de l'imagination. Agir c'est s'exiler. (Texte 322.)*

Pessoa déconstruit ses possibilités d'emprise dans la vie, car ceci maintiendrait l'illusion, son asservissement à ce rêve d'être éveille et pourtant soumis à la sottise de se croire libre hors déterminations et hors fatalité.

Ainsi, comme on la vu, les responsabilités sociales, tel un piège, sont esquivées ;

*-la sombre conscience de mon apathie de renoncement congénital. Rechercher les moyens de cette apathie, m'appliquer à fuir tout effort pour vivre et toute responsabilité dans le domaine social. (Texte 251.)*

Et ses contemporains réduit à moins que des ombres, incapables de quelconque possibilité d'action ou de choix.

*-l'expérience directe est le refuge, le subterfuge pour les gens dépourvus d'imagination. (...) les hommes d'action sont les esclaves involontaires des hommes de réflexions. (...) raconter c'est créer, car vivre ce*

*n'est qu'être vécu. (Texte 163.)*

Mais la pensée, tout comme le raisonnement sont de trop. Non charnel et donc pas tout à fait terrestre, ils maintiennent toutefois le lien avec les cachots de l'existant, que Pessoa fuit.

*-penser, malgré tout, c'est encore agir (...) dans le non-être tiède et humide, ne pas tenter de comprendre (Texte 252.)*

La pensée rejeté, mais pas la compréhension, celle qu'il juge de toute façon impossible, mais qui l'attire tout de même.

*-on se lasse de tout, sauf de comprendre. On se fatigue de penser pour parvenir à une conclusion, car plus on pense, analyse et distingue, et moins on parviens à une conclusion. On tombe alors en inertie, que tout ce que l'on demande, c'est de bien comprendre sans être réellement intéressé, sans se soucier de savoir le vrai du faux, dans une attitude d'esthète (...) et le statut de beauté qu'elle assume. (Texte 240.)*

Cette attitude d'esthète envers la compréhension de l'univers est par certains côtés, proche du Sensualisme, ce courant du XVIIIe siècle où les sensations sont décrites être à l'origine de toutes connaissances ou l'acte de penser ne provient que de celui de sentir.

Ainsi, sensuellement son, art, l'écriture, investi l'envers des choses réelles, positives et palpables et son but, de se desubjectiviser ne suffit pas, il desobjectivise aussi en écrivant au derrière du monde. Sa littérature est son libre territoire, peuplé de songes, qui va le sauver.

*-je promène ainsi mon inconscience consciente sur mon tronc d'arbre de la vie ordinaire (...) rien ne me sauve de la monotonie que ces brefs commentaires que je lui consacre. (texte 42.)*

Mais ce territoire n'est pas des plus faciles à arpenter, il y faut les audaces de l'esprit face à l'impossible et au silence.

*-je tente de réaliser, mais je n'ose pas le silence. (Texte 152.)*

L'action, le fait de faire ou réaliser quelque chose réellement, ceci se fait dans la nuit, la mort et le silence après une négation, une inversion de valeurs.

Car ce refus de l'action est en fait une inversion. En somme, il démontre que celui qui agit réellement est celui qui n'agit pas dans un réel déterminé, offert au yeux, et se voit donc comme un réel homme d'action.

*-c'est le rêveur qui est l'homme d'action. (Texte 91.)*

L'éveil n'est plus au sortir du songe mais son entrée, le sommeil n'est plus une mort quotidienne sans importance mais un état libérateur contenant les possibles ou les actions ont de l'importance. Pessoa souhaite son crépuscule, ses limbes, son indéterminé ses contradictions dans l'inertie et le sommeil.

*-fuir ce que je connais, fuir ce qui m'appartient, ce que j'aime (...) devenu étranger à tout (...) je veux sentir le sommeil me venir comme vie, et non comme repos. (Texte 166.)*

Voilà la différence de cette escapade, le sommeil est la vie.

*-agir, c'est connaître le repos. (Texte 107.)*

Difficile de ne pas se rendre compte de l'adéquation de Pessoa à la philosophie de Schopenhauer dans cette comparaison de l'action au travail de reproduction de la volonté.

*-Nous existons pour l'action, c'est-à-dire pour la volonté. Ceux d'entre nous qui ne savent pas vouloir (génies ou mendiants) ceux là se retrouvent frères dans l'impuissance. (Texte 106.)*

Une volonté qui n'aboutit qu'à la souffrance. Des désirs recherchés et inassouvis jusqu'à l'ennui arrivant après avoir obtenu et l'élan de désirer immédiatement autre chose, la volonté est l'outil et le nom de ce processus. Un travail menant à la douleur de n'exister qu'incomplet, jamais entier, jamais parfait, jamais heureux.

*-le travail n'aboutit jamais à rien, nos efforts n'aboutissent jamais nul-part. S'abstenir, voilà la seule attitude élevée, car elle reconnaît que la réalisation se révèle toujours inférieure au projet et que l'œuvre n'est jamais que l'ombre de rêve. (Texte 289.)*

Ainsi en va du pessimisme dont se défend parfois Bernardo Soares. La volonté, une fois mise à l'échec, permet la vraie action mais aussi de viser à l'universalité.

*-notre expérience terrestre comporte seulement deux choses ; l'universel et le particulier. Décrire l'universel, c'est décrire ce qui est commun à toutes âmes ? (...) la nuit sans forme, mère de l'origine du monde (...) je parle à l'âme dans la langue primitive et divine, l'idiome adamique que tous les hommes comprennent. (Texte 138.)*

une sorte de langage primitif pouvant rallier les hommes en une compréhension fraternelle.

*-l'univers n'est pas à moi : c'est moi qui suit l'univers. (Texte 138.)*

Dépossédé de son être, vertige de ne rien avoir, même pas soi-même, et pourtant d'être l'univers entier.

Son but est donc encore une fois l'accès à la totalité dans une sorte de puissance qu'il serait peut-être déplacé de qualifier d'élitiste ou d'aristocrate, ou de « supérieur » comme il le dit lui-même.

*-l'inaction console de tout. Ne pas agir nous donne tout. (...) ne pas être tout en pensant, c'est posséder un trône. Nous possédons tout ce à quoi nous renonçons car nous le conservons intact, en le rêvant éternellement... (Texte 164.)*

Sa vie littéraire est donc faite de renoncements, d'échecs, de savoir-perdre.

*-j'ai été le coureur qui tombe en touchant presque au but, et qui a été, jusque-là le premier. (Texte 290.)*

L'échec, comme un non-geste de révolte, comme une échappée des règles du jeu, mènerait à une éternelle possession, réelle, soustraite à la fois de subjectivisme et du piège fatal, l'illusion que la volonté referme sur le désirant. Une zone sans gloire, de non-pensée, hors du changeant et de la vanité de l'action futile.

*-Je cultive la haine de l'action comme une fleur de serre, je me flatte moi même de ma dissidence envers la vie. (Texte 103.)*

#### #### Paysages.

*- Je fais des paysages de ce que j'éprouve. (texte 12.)*

Une fois extirpé de lui-même, qu'il a pris suffisamment du recul en évoluant sur un plan à la fois personnel et universel, puis ayant arrêté la volonté, réduit à l'inertie le travail de la vie, il s'observe et se décrit en paysages.

*-contempler ses émotions comme on contemple un paysage. – c'est cela la sagesse. (Texte 252.)*

Outre l'aspect stoïque de sa sagesse béate, ses paysages mentaux fascinent.

L'architecture qui sépare

, cet au-dehors est un paysage représenté, qui contient des objets discriminants, dans le sens où ils séparent de l'illimité. Ces objets forment une réalité qui oppose l'intérieur et l'extérieur, le sujet et l'objet. Quand le promeneur Bernardo Soares sort de chez lui, il contemple ces artefacts par la lumière. Cette lumière qui montre l'espace entre lui et l'infini en éclairant un paysage, brise en quelque sorte sa vie car il se rend compte alors de son manque de plénitude et de perfection. L'infini, la création, l'inconnu peuvent s'admirer à l'extérieur de lui, mais son point de vue de promeneur lui fait alors s'exclure de l'existant, lui qui ne contient pas ce qu'il voit en lui-même. Ainsi les paysages, aussi beaux soient-ils, sont cette séparation par la lumière, qui préfigure la mort à venir du contemplateur par son incomplétude, sa présence au monde ressentie comme un trop. Cette opposition le pousse à choisir qui des deux est le plus réel, choisir celui qui existe. Le contemplateur ou le paysage ? Pessoa a-t-il choisi pour lui-même. L'architecture, les paysages sont démasqués et dénoncés comme n'étant que mirages, des illusions de signifiants extérieurs qui ne renvoient à rien. Les paysages visibles sont non-réels ni véritables dans sa perception en négatif et ils sont dévalorisés. De simples Eidos, des images perçues, qui éclairent des objets séparateurs et vides de sens qu'il s'agit de traverser par-delà leurs voiles, qui empêchent de voir l'unité du paysage existant, du monde et du promeneur urbain.

L'architecture autour de lui le définit.

Pessoa s'aperçoit que ce qu'il y a autour d'une chose, existe et est en quelque sorte plus important qu'elle. Cet autour définit la chose et en trace le contour.

Sa ville, Lisbonne, est comme un pourtour, un cadre qui ne contient rien mais qui forme Pessoa. Faite d'architectures qui s'érigent autour du vide, un peu à la manière de la jarre, du pot, du vase, de l'arche qui

mettent à leurs centres le vide.

*Mon goût pour l'ornemental vient, sans nul doute, de ce que j'y sens quelque chose d'identique à la substance de mon être. (Texte 115.)*

La ville est faite dans l'ornement, elle singularise et cache l'indicible, alors que c'est exactement ce qu'il veut voir et ressentir par la douleur. La chose ou bien lui-même sont vus sans être et sans substances intrinsèques, mais sont l'abstraction qu'ils font au dehors d'eux, ils sont le creux du moule.

*-un libéré maudit voit subitement que tout ce que nous sommes, c'est ce que nous ne sommes pas -l'intime parodie de notre vérité est l'être essentiel. (...) oui car les faits sont déterminés et ne nous contiennent pas, car nous contenons la liberté et c'est incompatible.(Texte 255.)*

Il se sait n'être pas et cherche à aller au dehors pour se voir en vide et pour être entier. Il veut être autre que ce qu'il fait et pense. Une volonté qui ne manque pas de dérouter le lecteur.

Ainsi, Pessoa veut aller au dehors de lui-même y trouver sa limite. Sa limite qui est entre extérieur et intérieur, qui est sans cesse mouvante par sa volonté de se fondre, de se dissoudre dans l'extérieur ou bien, à l'inverse, d'agrandir au maximum son empire interne sur le dehors. Au cour du livre, l'espace extérieur et visible peut être ou bien figé, désenchanté, déserté et finalement cause de souffrances ;

*-je lève les yeux et je vois les étoiles qui n'ont aucun sens.. (Texte 83.)*

Ou alors son inverse, mouvant, peuplé, habité,vivant, enchanté ;

*-nos émotions voyagent et se reflètent sur les étoiles, sont étoiles.(Texte 43.)*

Le paysage peut être subit ou créé. L'inconnu, l'absolu et la réponse au mystère peut être au-dehors ou bien au-dedans de son œuvre.

### métamorphose

Pessoa, une fois projeté hors de lui, dans les autres points de vue d'autres personnalités et à présent incarné dans le pourtour des architectures de ces espaces extérieurs, peut faire l'expérience de leurs métamorphoses.

*-être le mouvement des branches (...) la chute menue des feuilles (...) tout l'indéfini des parcs dans la nuit, perdu dans les entrelacs sans fin, labyrinthes naturels des ténèbres ... cesser d'être. (Texte 31.)*

Il va enfin, par sa littérature, reformuler le monde grâce à l'Oneiros ; le songe. Il rêve sa vie, devient en quelque sorte un personnage de roman créant ses décors en prose.

Il partage ainsi des témoignages de vertiges de diverses expériences menant à la disparition de l'extérieur dans le présent, par une sorte de suspens de leur advenir. Il peut aller en effet jusqu'à effacer le dernier paysage qu'il contemple de la fenêtre de sa chambre, ou de celle de son bureau qui donne sur la rue des Douadores, cette rue que pourtant Soares aimait tant, sans vouloir l'échanger pour aucun voyage.

Pessoa est libre d'aller et venir dans le paysage, de mélanger son mental à sa vision ou de le faire disparaître.

*- Les paysages véritables sont ceux que nous créons, car étant leurs Dieux, nous les voyons comme ils ont été créé, véritablement. (Texte 138.)*

Après l'avoir détruit, il est à présent maître de lui et le refaçonne réellement par le songe. Instable comme l'imagination, c'est une ville indifférencié, sans frontières qui en sort. C'est un paysage ex-nihilo, créationniste, qui jaillit dans le vide d'après la destruction. L'ancien monde abolit laisse place à la constitution d'un champ spatial différent qui permet d'y bâtir.

Il s'agit en fait d'un ailleurs intérieur, d'un asile personnel, d'une terre promise inhérente au regard qui se créée précisément par son absence. Ce paysage est irréel, négatif et aussi inaccessible que l'être, mais il est beau car il est sans besoin et stupéfié par sa perfection. Créé dans le non-événement, dans son manque, il refuse l'autorité du fait d'une quelconque réalité le précédant.

### Géométrie

Mouvant, déconcertant, in-tranquille, quel serait l'aspect de son monde ? Comment le représenter ?

Il nous donne des indices sur ce territoire de rêverie variable.

*-la topographie de notre conscience du réel présente des rivages aux tracés compliqués (...) tout est complexe mais rien n'a d'importance (...) toutes ces considérations qui ont divagué en dehors de la grande route végètent dans les parcs des Dieux exclus, comme les plantes grimpantes tenues éloignées des murs (Texte 338.)*

Exclus des dieux, plantes sans attaches, c'est une géographie à proprement parler nihiliste. Tout comme

l'aspect géométrique :

*-je suis le centre du maelstrom noir, vertige tournoyant sur le vide, sans centre donc géométrie de l'abîme. (Texte 262.)*

Un paysage qui ouvre directement la porte au néant par la vision.

*-tout point de vue est le sommet d'une pyramide inversée, dont la base est indéfinissable. (Texte 91.)*

Le mental et la vision réunie en donne l'échelle. C'est un monde vain et de proportions relatives qui lui ouvre la curiosité de vouloir le saisir en entier.

*-parce que j'ai la dimension de ce que je vois, et non celle de ma taille (Texte 46.)*

#### #### Conclusion (interprétation).

A sa lecture, on peut en arriver à se demander pourquoi il ne se tue purement et simplement pas pour se passer enfin de la douleur que le réel lui apporte et qu'il ne sait que vouloir ? Peut-être cette curiosité de voir malgré tout. Voir ce qu'il y a derrière la mort quand elle emporte quotidiennement, c'est à dire la dépasser jusqu'à ce réel inconnu, le jour prochain, toujours vivant. Il fait plus que tirer un trait sur le passé pour s'en libérer et savourer le présent sans gêne, il quitte ce présent pour explorer l'avenir. Par ce côté, sa démarche est donc celle d'un devin ou d'un voyant. L'esthétique de Pessoa est prémonitoire.

*-Moi qui ne suis rien, je peux savourer l'avenir à l'avance en relisant cette page. (Texte 145.)*

Il s'est réduit à l'impuissance, tué mentalement de toutes les façons quotidiennes possibles. Car il voulait rencontrer le non-sens, par les contradictions ; de lui, de la pensée, de la vie, des autres, des logiques, de la réalité par un acte authentique, le seul qui ait de la valeur. Vivre dans l'absurde et l'incarner, folie quotidienne de créateur ultime. Plein de fantômes, toujours à côté de ce qu'on voit, éprouve, ressent, c'est un laboratoire. Il s'est ouvert, radicalement et s'est constitué, lieu de passage, atelier. Il a su évoluer sans attaches, s'agrandir dans la non-mesure, s'élever bien que terrassé de douleur.

À la faire, défaire, refaire Pessoa a été un plasticien de l'existence. Il a été un artiste du non-être, à oser aller voir ce qui pouvait se trouver dans le vide. Il a été un nuanceur en mille lumière de la sensation de la perte, de la déréluction. Fondamentalement contre les représentations, il a su tout de même partager, pour ses pairs et lecteurs qu'il appelle dans le lendemain, il s'est fait représentateur des dissolutions. De l'inachèvement, de l'importance, de la vacuité ou du manque, il en a fait image. Par l'ampleur de ses explorations décousues, décentralisés à l'extrême, il s'est fait artiste central.

Bien que l'on puisse sans difficultés le qualifier d'une sorte d'anti-humain, du fait qu'il récuse tout ce qui fait les manières de vivre et de penser des humains, il a su en faire un enchantement.

Sa prose fragmentaire n'a su que mettre en évidence sa surrection en contrepoint au néant, qui devraient, à n'en pas douter rassurer et donner du courage aux nouveaux venus à la condition artistique. Il fournit des armes pour être dans la progression coûte que coûte contre le sentiment de vanité qui frappe tout créateur/riche un jour ou l'autre.

Son art littéraire, qui s'ouvre aux autres par un égoïsme transcendantal est un possible dépassement de l'abstraction qui pourrait bien répondre aux questionnements post-moderne et contemporains.

S'il n'est pas forcément un exemple à suivre, il semble que parmi les milliers d'artistes s'étant essayés à lutter contre le désœuvrement et la perte, il ait été des plus sincères et nous impressionne des siècles plus tard de la douloureuse beauté de ses gestes qui vont bien au-delà de la poésie.